

Walter Benjamin

Œuvres

TOME II

*Traduit de l'allemand
par Maurice de Gandillac,
Rainer Rochlitz et Pierre Rusch.*

*Traduit avec le concours
du Centre national du Livre.*

Gallimard

lent les contes chinois, de la disparition (du peintre) dans le tableau (qu'il a lui-même peint) nous apparaît comme le dernier mot de cette philosophie. « Disparaissant, [le soi] est sauvé par son rétrécissement. » Une telle absorption par le tableau n'est pas rédemption mais consolation. Consolation dont la source est l'imagination « en tant qu'*organon* d'une transition continue qui conduit du mythico-historique à la réconciliation ».

Dans un espace réduit, ce livre concentre une riche matière. Il est possible que les livres suivants de cet auteur trouveront un jour leur source dans celui-ci. Il fait en tout cas partie de ces rares premiers livres dans lesquels la chrysalide de la critique renferme une idée qui a déjà des ailes.

Sur le pouvoir d'imitation¹

La nature crée des ressemblances. Il n'est que de songer au mimétisme animal. Mais c'est chez l'homme qu'on trouve la plus haute aptitude à produire des ressemblances. Le don qu'il possède de voir la ressemblance n'est qu'un rudiment de l'ancienne et puissante nécessité de s'assimiler, par l'apparence et le comportement. Il ne possède peut-être aucune fonction supérieure qui ne soit conditionnée de façon décisive par le pouvoir d'imitation.

Mais cette faculté a une histoire, au sens phylogénétique non moins qu'au sens ontogénétique. De ce dernier point de vue, le jeu est à maints égards son école. Le jeu des enfants abonde en conduites mimétiques, dont le champ ne se limite nullement à l'imitation d'un individu par un autre. L'enfant ne joue pas seulement au marchand ou au maître d'école, il joue aussi au moulin et au chemin de fer. De quel profit lui est cet apprentissage de la faculté mimétique ?

La réponse suppose d'abord qu'on ait compris la signification phylogénétique du pouvoir d'imitation.

1. N. d. T. : Écrit en avril-septembre 1933, première publication (posthume) dans *Schriften* I, Francfort-sur-le-Main, 1955, p. 507-510. (PR)

Pour cela, il ne suffit pas de penser à ce que nous entendons aujourd'hui par ressemblance. On sait que la sphère qui semblait autrefois dominée par la loi de ressemblance était fort étendue: celle-ci régnait sur le microcosme comme sur le macrocosme. Mais ces correspondances naturelles ne prennent tout leur poids que lorsqu'elles sont reconnues dans leur globalité comme une sollicitation et une stimulation pour le pouvoir d'imitation qui leur répond dans l'homme. N'oublions pas que ni les forces, ni les objets mimétiques ne sont restés identiques au cours des millénaires. Il faut au contraire admettre que le don de produire des ressemblances — par exemple dans les danses, dont c'est la plus ancienne fonction — et, par conséquent, celui de distinguer les ressemblances se sont modifiés au long de l'histoire.

Le sens de cette modification semble être déterminé par la fragilité croissante du pouvoir d'imitation. Car de ces correspondances et de ces analogies magiques familières aux peuples anciens, le monde moderne, de toute évidence, ne conserve plus que de faibles restes. La question est de savoir s'il s'agit là de la décadence de ce pouvoir ou plutôt de sa transformation. En quel sens celle-ci aurait pu s'opérer, là-dessus l'astrologie pourrait — fût-ce indirectement — jeter quelque lumière.

On doit admettre en principe que, dans un passé reculé, parmi les phénomènes considérés comme imitables figuraient aussi les phénomènes célestes. Dans la danse, dans d'autres cérémonies cultuelles, on pouvait ainsi produire une imitation, mettre en œuvre une ressemblance. Mais si effectivement le génie mimétique était une force qui déterminait la vie des anciens hommes, on conçoit aisément que le nouveau-né devait être à leurs yeux en pleine possession de ce don et, particulièrement, en par-

faite conformité avec la structure cosmique de l'être.

La référence au domaine astrologique fournit un premier point d'appui pour éclairer ce que recouvre l'idée d'une « ressemblance non sensible ». Il ne reste certes plus rien, dans notre existence, de ce qui autrefois permettait de parler d'une telle ressemblance et, surtout, de la provoquer. Cependant nous possédons encore un canon d'après lequel il est possible de commencer à cerner ce qu'est une ressemblance non sensible. Ce canon est le langage.

Depuis toujours, on a accordé au pouvoir d'imitation quelque influence sur le langage. Mais on l'a fait hors de toute règle générale, sans penser que cette faculté pouvait posséder une signification plus lointaine, encore moins une histoire. Et surtout de telles réflexions restaient étroitement cantonnées dans le domaine courant de la ressemblance sensible. Toujours est-il qu'avec l'onomatopée, on a fait place au comportement mimétique dans la naissance du langage. Le langage n'étant pas, de toute évidence, un système conventionnel de signes, on se trouve constamment ramené à des conceptions qui, sous leur forme la plus primitive, constituent le mode d'explication onomatopéique. La question est de savoir si celui-ci peut être perfectionné et adapté à une vision plus pénétrante.

« Chaque mot, a-t-on affirmé, et le langage tout entier, sont onomatopéiques¹. » Difficile de préciser ne serait-ce que le programme que pourrait comporter une telle formule. Cependant, le concept de ressemblance non sensible offre certaines prises. En rassemblant les mots qui signifient la même chose en diverses langues et en les ordonnant autour de

1. N. d. T.: Rudolf Leonhard, *Das Wort*, Berlin, Entr'act Bücherei n° 1/2, s. d. [1931], p. 6. (PR)

leur signifié comme autour d'un centre commun, on pourrait examiner en quoi ces mots — qui souvent ne présentent pas la moindre ressemblance entre eux — sont tous semblables à ce signifié central. Mais cette sorte de ressemblance ne devra pas seulement être étudiée dans les rapports entre les mots qui signifient la même chose dans les différentes langues. La réflexion, d'une manière générale, ne peut se limiter au mot parlé. Elle doit porter tout autant sur le mot écrit. Et il est remarquable que ce dernier — dans certains cas peut-être de façon plus marquée que le mot parlé — éclaire l'essence de la ressemblance non sensible par le rapport de sa forme graphique avec le signifié. Bref, c'est une ressemblance non sensible qui associe non seulement le dit et le sens visé, mais aussi l'écrit et le sens visé, et pareillement le dit et l'écrit.

La graphologie enseigne à reconnaître dans l'écriture les images qu'y dissimule l'inconscient du scripteur. On peut supposer que le processus mimétique qui s'exprime dans l'activité du scripteur a également tenu, aux temps reculés où l'écriture est née, une place essentielle dans l'acte d'écrire. L'écriture est ainsi devenue, à côté du langage, une archive de ressemblances non sensibles, de correspondances non sensibles.

Cet aspect du langage et de l'écriture n'est cependant pas coupé de leur aspect sémiotique. Comme la flamme, la part mimétique du langage ne peut se manifester que sur un certain support. Ce support est l'élément sémiotique. Le sens tissé par les mots ou les phrases constitue ainsi le support nécessaire pour qu'apparaisse, avec la soudaineté de l'éclair, la ressemblance. Car celle-ci est souvent, et surtout dans les cas importants, produite — et perçue — par l'homme comme une illumination instantanée. Elle surgit et s'évanouit aussitôt. Il n'est pas invraisem-

blable que la rapidité de l'écriture et de la lecture intensifie dans le domaine linguistique la fusion du sémiotique et du mimétique.

« Lire ce qui n'a jamais été écrit. » Ce type de lecture est le plus ancien : la lecture avant tout langage, dans les entrailles, dans les étoiles ou dans les danses. Plus tard vinrent en usage les éléments intermédiaires d'une nouvelle façon de lire, runes et hiéroglyphes. Tout porte à croire que telles furent les étapes par lesquelles le don mimétique, autrefois fondement des pratiques occultes, trouva accès à l'écriture et au langage. Ainsi le langage serait le degré le plus élevé du comportement mimétique et la plus parfaite archive de la ressemblance non sensible : un médium dans lequel ont intégralement migré les anciennes forces de création et de perception mimétique, au point de liquider les pouvoirs de la magie.